

Introduction

« L'humour aussi est un sentiment douloureux. »

Romain Gary, *Les clowns lyriques*

En 1975 paraissent sous deux noms d'auteur différents deux œuvres aux titres que tout oppose : *La vie devant soi* et *Au-delà de cette limite votre ticket n'est plus valable*.

Émile Ajar, après avoir éveillé l'intérêt du milieu littéraire avec *Gros-Célin* en 1974, publie au Mercure de France *La vie devant soi*. Ses romans étonnent par leur propos et par leur langue, et l'on entretient autour de lui un mystère qui pique la curiosité des journalistes. Qui est cet auteur qui se permet de malmener ainsi la langue ? Aragon ? Queneau ? Et si l'on devine derrière Ajar un vieux baroudeur de la littérature, nul, pour l'instant, ne sait qui il est. Le roman, comme le précédent, entre dans la course aux prix malgré les refus répétés de l'auteur qui obtient, à l'automne, le prix Goncourt.

Romain Gary publie cette même année *Au-delà de cette limite votre ticket n'est plus valable* chez Gallimard. Le récit touche également le public et côtoie *La vie devant soi* dans la liste des meilleures ventes. Pourtant, Gary n'est plus regardé, depuis longtemps, que comme un représentant d'un ordre ancien et désuet : l'ancien diplomate devenu écrivain s'est illustré pendant la Seconde Guerre aux côtés de De Gaulle, auquel il reste fidèle. Il avait obtenu le prix Goncourt en 1956 pour *Les racines du ciel*.

En apparence, tout oppose les deux romans. Le premier est tourné vers la naissance et la fécondité, le second vers la fin et l'impuissance, notamment à travers la question de la virilité. Le premier narrateur est un enfant, jeune maghrébin qui torture la syntaxe et la logique, le second un narrateur vieillissant, préoccupé de briller encore un peu auprès de femmes qu'il choisit bien plus jeunes que lui. Deux narrateurs, que trois générations séparent, prennent la parole. Deux générations d'auteurs aussi.

En 1981, on apprend que l'auteur des deux livres est un seul et même homme, Romain Gary, qui a pris le pseudonyme d'Émile Ajar. Celui qui représentait le passé, le conservatisme et dont la critique n'attendait plus rien de neuf, était parvenu à créer à la fin de sa vie une œuvre si différente de tout ce qu'il avait construit que rares sont les lecteurs qui s'en sont aperçus. Gary, dans son testament littéraire, se plaît à railler l'incompétence des journalistes qui n'en ont rien vu. Ajar est bien en germe tout au long de son œuvre – mieux : il y est déjà présent. Gary a pris un masque pour enfin être lu – être à *nouveau* vraiment lu.

L'affaire Ajar met sur la place publique le carcan dans lequel la critique littéraire journalistique avait enfermé Gary, dont l'œuvre a été « enterrée » vivante. Pour la faire revivre, Gary n'avait pas d'autre choix que la mystification^{*1}. *La vie devant soi* est l'aboutissement d'un ensemble de tentatives qui trouvent leur explication dans un « pavé » théorique intitulé *Pour Sganarelle*, publié en 1965. Avec *La vie devant soi*, Gary parvient à créer un roman total, inventant l'auteur, le personnage et le texte, et c'est cette audace fictionnelle qui lui permet de proposer une œuvre nouvelle, bouleversant les repères habituels du lecteur.

Mais le geste de Gary est tout aussi un geste de désespoir, de désillusion, pour reprendre la citation que nous avons mise en exergue. Gary, qui ne croit pas que la fiction puisse directement modifier le monde, se trouve obligé d'avancer masqué. Son cas est exemplaire et en dit long sur le pouvoir de la presse littéraire et sur la difficulté de l'artiste à se faire entendre – *a fortiori* si celui-ci est connu.

La lecture de *La vie devant soi* que nous proposons est envisagée avant tout pour l'œuvre elle-même et nous chercherons à dégager les pistes d'étude qui semblent fondamentales. Pour autant, à chaque fois que cela sera éclairant, et pour comprendre le fonctionnement du roman au cœur d'une œuvre double (celle d'Ajar et celle de Gary), il sera fait appel aux éléments empruntés aux autres romans de l'auteur. Mais c'est avant tout à la langue de Momo et à sa vision du monde que nous serons attentifs, parce que celle-ci comme celle-là nous forcent à regarder le monde autrement.

1. Les astérisques renvoient au glossaire, à la fin de l'ouvrage.

L'œuvre et ses contextes

I. Le destin d'un « bâtard de la steppe russe¹ »

Qui a vraiment été Romain Gary? La question fascine autant les biographes que les lecteurs. Il est difficile de séparer la vie et l'œuvre, dans le cas de Gary, tant l'une et l'autre se sont mutuellement nourries. Non seulement il s'est inspiré de sa vie pour son œuvre, ce qui n'a rien d'original, mais son œuvre et la fiction ont participé à sa propre vie. C'est peut-être un lieu commun, mais on ne peut l'occulter : **Gary a fait de sa vie un roman.**

A. Des origines romancées

Le lieu de naissance de Roman Kacew a longtemps fait l'objet d'interrogations et l'on trouve différentes réponses en fonction des notices biographiques. Gary a entretenu lui-même ce flou et il a fallu attendre la somme de Myriam Anissimov, *Romain Gary le caméléon* publiée en 2004, pour que la vérité soit établie.

L'analyse très scrupuleuse des documents de l'époque par Anissimov montre que **Gary est bien né à Wilno**, capitale de la Lituanie (aujourd'hui Vilnius), alors rattachée à l'Empire russe. Pourtant, lorsqu'il est interrogé,

1. *La nuit sera calme*, 1974, Folio, p. 120.



Gary se donne des origines russes et affirme être né à Moscou, reléguant sa vie à Wilno au rang de simple « passage », d'étape provisoire. Rien n'est moins vrai, mais c'est ainsi qu'il présente cette étape dans *La promesse de l'aube* en 1960.

La lecture de ce texte et de *La nuit sera calme*, deux livres à portée biographique dans l'œuvre de Gary, n'apporte pas un éclairage très fiable. Manifestement, Gary privilégie Moscou et le **souvenir des coulisses du théâtre** qui accueille sa mère alors comédienne, ce qui donne à ses **origines un caractère plus romanesque** :

Mes premiers souvenirs d'enfant sont un décor de théâtre, une délicieuse odeur de bois et de peinture, une scène vide, où je m'aventure prudemment dans une fausse forêt et me fige de terreur en découvrant soudaine devant moi une salle immense, béante et noire. (*La promesse de l'aube*, p. 42)

Roman Kacew naît donc en 1914, à Wilno et l'on sait peu de choses des premières années de sa vie. Il dit ne pas avoir vraiment connu son père, Leib Davidov Kacew, mobilisé dès 1915. Kacew est-il, d'ailleurs, son père biologique ? Gary suggère une histoire bien plus romanesque, en particulier dans le chapitre V de *La promesse de l'aube*, en 1960. Il laisse alors entendre qu'il pourrait être le « rejeton d'une saltimbanque et d'un aventurier » (*La promesse de l'aube*, p. 47), et plus précisément le fils d'Ivan Mosjoukine, grand acteur du cinéma muet. Interrogé sur ce point, il tord pourtant lui-même le cou à cette légende, dans *La nuit sera calme*¹, en 1974 :

Mais pendant vingt-cinq ans de ma vie, elle [la mère de Gary] ne m'a rien dit. Et elle me disait toujours tout. Et Mosjoukine venait souvent à la maison. Mais non, rien... pas un mot. Alors merde. Ceci pour cette question de foutre. (*La nuit sera calme*, p. 199)

La provocation relève faussement de la spontanéité de la langue orale puisque l'interview n'a jamais eu lieu. Gary masque sans doute par l'ironie et la provocation un vrai malaise. Son petit-cousin Paul Pavlowitch s'en fait l'écho dans *L'Homme que l'on croyait*, publié chez Fayard en 1981, récit du phénomène Ajar vu par celui qui a été chargé de l'incarner physiquement.

1. Ce livre d'entretiens, publié en 1974 chez Gallimard, est précieux pour connaître le parcours et la vie de Gary. En réalité, il s'agit de faux entretiens, avec l'accord du prétendu intervieweur, et tout est de la plume de Gary, questions et réponses.

Il note que Gary dissimule en fait le véritable tempérament de sa mère, qui n'a pas su retenir Mosjoukine, son père biologique. Il voit en cela le signe du caractère particulier de Mina, qui ne lui aurait jamais dit « je t'aime¹ ». La remarque est saisissante car elle ne relève pas simplement de l'anecdote biographique et au contraire éclaire une partie de l'œuvre, marquée par l'importance de la fraternité, de l'amour, y compris dans *La vie devant soi*, qui se termine précisément sur ces mots : « **Il faut aimer.** »

D'autre part, Kacew les aurait abandonnés. Pourtant, les documents retrouvés prouvent qu'il a vécu avec sa femme et son fils jusqu'en 1929, date du divorce. *La promesse de l'aube*² n'en dit rien et présente bien Mina à Wilno, mère célibataire travaillant dur pour élever son fils. Cela montre qu'il faut bien prendre *La promesse de l'aube* comme un roman sur la mère de Gary, Mina Losselevna Kacew, et non comme une œuvre autobiographique. Le roman donne corps au **mythe de la mère-artiste**, encore plus séduisant que celui de la femme célibataire, mère élevant seule son fils. Mais il s'agit bien d'un écrit romancé et la mère Mina devient un personnage, Nina.

Bien que Gary refuse à plusieurs reprises toute analyse psychologisante, il existe un traumatisme fondamental, qui trouve une multitude d'échos dans l'œuvre de Gary. Dans *L'Homme que l'on croyait*, Paul Pavlowitch y voit les fondements d'un destin :

Avec un père qui ne vous reconnaît pas, une mère qui cherche dans vos yeux la ressemblance avec un autre², avec une fuite à travers l'Europe, entre deux guerres et une révolution, avec le talent du secret et du désir, on peut devenir Romain Gary. (*L'Homme que l'on croyait*, p. 50)

Gary a sans doute forcé le trait, mais la remarque de Pavlowitch souligne sa singularité, laquelle fournit un terreau fertile à la création.

1. Cf. Pavlowitch, *L'Homme que l'on croyait*, Paris, Fayard, 1981, p. 50.

2. Allusion dans *La promesse de l'aube* aux multiples passages dans lesquels le personnage de Nina (en réalité Mina) demande au narrateur de lever les yeux, retrouvant dans cette posture et ce regard le souvenir d'un amour ancien.

B. L'exil

La misère et l'antisémitisme vont obliger Roman et sa mère à se déplacer à plusieurs reprises. Ainsi, à la séparation du couple Kacew, la mère et le fils prennent le chemin de Varsovie, où ils séjournent trois ans, puis rejoignent les grands-parents maternels à Sweciany. Si l'on en croit *La promesse de l'aube**, Gary n'aura plus de nouvelles de son père jusqu'au prix Goncourt en 1956. Il aurait alors appris que, déporté par les nazis, celui-ci serait mort de peur avant que d'entrer dans les chambres à gaz. Pour Anissimov, cette version est fautive : son père, comme beaucoup de Lituaniens, a été fusillé par les nazis. Gary, dans des circonstances atroces, travestit le comportement de son père et lui fait payer cher son divorce avec sa mère. La période « Wilno », abordée partiellement dans *La promesse de l'aube**, est marquée par la misère et la quête d'expédients pour survivre. Mina met tout en œuvre pour permettre à son fils de réussir – quoi que celui-ci en pense, d'ailleurs.

À Varsovie, sa mère poursuit son dessein et lui prépare un destin français. C'est là qu'il perfectionne ses connaissances de la langue française et que le projet d'émigrer se construit. Rien n'est laissé au hasard : sa mère multiplie les cours particuliers, au détriment d'ailleurs d'une scolarisation régulière, et le prépare à devenir un parfait « Français ».

De plus en plus victimes de l'antisémitisme et de la misère à Varsovie, ils décident de partir et arrivent à Nice en 1928. Dès lors Gary, de l'Afrique du Nord à Londres, puis dans sa carrière de diplomate, d'écrivain et de cinéaste, voyagera beaucoup, réactualisant sans fin le temps de la fuite, de l'exil. On ne peut y voir seulement les hasards d'un parcours, Gary le reconnaît, et cette forme de fuite à travers le monde a pour lui une signification profonde, en lien avec une œuvre et une quête esthétique :

Mes courses à travers le monde sont une poursuite du Roman, d'une vie multiple. Mon « je » ne me suffit pas et quand je passe quelques semaines, mettons, à Kuala Lumpur, à vivre dans une petite ruelle parmi des Malais et des Chinois, mon « je » se diversifie, et quand tu as fait ça cinq, six fois dans l'année, il y a une diversification créatrice du « je », il y a Roman vécu. Il y a surtout créativité, parce qu'écrire un livre ou varier sa vie, c'est toujours de la créativité, cela veut dire se réincarner, se multiplier, se diversifier, il y a une poursuite du Roman. (*La nuit sera calme*, p. 279)

Ce passage explicite le lien entre l'exil, que l'on sait chez lui originellement forcé et fondateur, puis les différentes expatriations professionnelles de Gary et une certaine vision du roman, condensée dans l'expression oxymorique* « Roman vécu ». Le voyage n'est pas seulement, chez Gary, une forme de découverte du monde. C'est aussi une **métaphore de la création romanesque**, ancrée dans la vie pour lui, **une forme même de création romanesque**. Le roman est la vie et la vie est un roman, pour Gary. D'où ses multiples masques et une identité qu'il revendique comme mouvante.

Enfin, dernier élément fondateur : Gary reste **marqué par sa judéité*** – **et à son corps défendant**. Il est plusieurs fois touché par l'antisémitisme*, alors que cet aspect de sa personnalité ne l'intéresse pas¹. Un académicien, Paul Morand, ne l'épargne pas, multipliant à son égard les piques antisémites. Gary, à cause de cela notamment, rejette l'idée d'entrer à l'Académie française, bien que soutenu par son ami Joseph Kessel.

C. Le rêve français

Mina et Roman sont donc installés à Nice. Après avoir exercé différents métiers, avec plus ou moins de réussite, la mère de Gary devient gérante d'une pension de famille. **Roman peut maintenant devenir un « Grand homme »**.

La vocation de Gary fait l'objet d'un traitement romanesque particulier dans *La promesse de l'aube*². Il présente une mère obsédée par la réussite de son fils, qui finit par accepter l'idée d'une **carrière littéraire avec regret, faute de mieux**. Mais l'important est d'être en France, pays présenté par Mina comme « un mythe fabuleux, entièrement à l'abri de la réalité, une sorte de chef d'œuvre poétique, qu'aucune expérience humaine ne pouvait atteindre ni révéler », et de pouvoir y être quelqu'un – surtout si c'est parmi ceux qui la représentent à l'étranger : ambassadeur. Pour cela, le jeune Roman s'applique en classe et obtient dès 1931 le premier prix de composition française de son lycée.

1. Pour preuve ce qu'il « répond » dans *La nuit sera calme* à la question p. 205 « Qu'est-ce que c'est, pour toi, être juif ? » : « C'est une façon de me faire chier. » Plus haut, il s'était défini comme « catholique non croyant ».

Il s'acharne alors à écrire, tout en continuant ses études, et se cherche un pseudonyme, un vrai nom, bien français. *La promesse de l'aube* romance aussi cet épisode et fait la liste des pseudonymes plus pittoresques les uns que les autres. Il trouve « **Romain Gary** » pendant la guerre, l'utilise comme nom de code, puis le conserve.

En 1935, il est naturalisé français et parvient à publier deux nouvelles en revue.

II. Une vie française

A. L'engagement militaire

La vie de Gary prend une toute nouvelle tournure avec la guerre. Parallèlement à ses études de droit, il suit une formation militaire et effectue son service. Il est incorporé le 4 novembre 1938 et choisit l'armée de l'air.

Il s'agit à la fois d'un engagement contre l'antisémitisme et d'une façon pour lui de montrer qu'il mérite la nationalité française – déjà une façon d'effectuer son devoir. C'est pourtant une déception amère qui l'attend, en mars 1939, à l'issue de son examen de sortie. Il est le seul à ne pas obtenir le grade d'officier. Bon élève, sa naturalisation plutôt récente et sa judéité peut-être amènent la hiérarchie à prendre cette décision, malgré sa réussite. **Gary est terriblement humilié.**

Déclassé, Gary devient moniteur de tir et seulement sergent jusqu'en 1940, date à laquelle il rejoint la **France libre**. Commence alors un engagement qui peut être vu comme double : pour la France libre, d'une part, et contre l'injustice qui lui a été faite, d'autre part. Gary rejoint l'Afrique et le Proche-Orient, mais tombe malade. Il ne rejoint de Gaulle à Londres qu'une fois valide en 1942. Il est alors **capitaine de l'escadrille « Lorraine »**.

Cette période marque l'écrivain sur le plan moral. Il refusera toujours, par la suite, **d'incriminer les faibles**. Il écrit, notamment, dans *La promesse de l'aube* « je suis sans rancune envers les hommes de la défaite de 40. Je comprends fort bien ceux qui avaient refusé de suivre de Gaulle ». À différents endroits, notamment dans *La nuit sera calme*, mais aussi dans ses romans, comme *La vie devant soi*, Gary ne cesse de défendre les faibles, de